

# ***Le pèlerinage de Shikoku***

## ***Aujourd'hui***

*Voyage Zelligja*

*Réalisé du 3 Juillet au 2 Août 2005*

*Coralie Castel*

Le Japon se compose de quatre grandes îles : au Nord se trouve Hokkaidô, grande île assez peu urbanisée et au climat très froid en hiver, et assez frais l'été. Juste au dessous, c'est Honshû : littéralement, « l'île principale », celle qui compte la grande mégapole s'étendant de Tôkyô à l'Est à Hiroshima à l'Ouest. L'île de Kyûshû se dessine au bout de Honshû, et compte la pointe Sud de l'archipel – seules les îles d'Okinawa sont encore plus au Sud. Entre Honshû et Kyûshû, bordée par la mer intérieure (setonaikai) et le Pacifique, enfin, on trouve la plus petite île : celle de Shikoku. Relativement à ses deux voisines, cette île est assez peu peuplée, même si on y trouve de très grandes villes sur ses côtes. Tout l'intérieur du pays est formé de montagnes boisées difficilement accessibles et donc à peine habitées.

L'île est découpée en quatre préfectures, héritées des quatre anciennes provinces qui lui ont donné son nom : Shikoku signifie en effet « quatre pays ». A l'Ouest se trouve la préfecture de Tokushima, au Sud celle de Kôchi, à l'Ouest, Ehime, et au Nord, enfin, Kagawa. Je reprends ici l'ordre du pèlerinage bouddhique, qui compte 88 temples, dont le début se trouve dans la préfecture de Tokushima, et la fin dans celle de Kagawa. Le pèlerinage est ainsi, en quelque sorte, divisé en quatre étapes symboliques correspondant chacune à une province : l'étape du réveil religieux, l'étape des exercices ascétiques, l'étape de l'Eveil, et enfin, l'étape du Nirvana. En japonais, on appelle le pèlerinage de Shikoku « shikoku henro », ce qui est aussi le mot par lequel on désigne le pèlerin, ou bien « shikoku hachijûhakkasho », ce qui renvoie au fait qu'il comprenne 88 temples. Pour ma part, je suis restée dans la province de Tokushima, dont j'ai parcouru les 24 temples. Au total, le pèlerinage est long de 1400km, mais devant la chaleur, et à cause du poids de mes bagages, je n'en ai fait qu'une partie. Cependant, les « vrais » pèlerins procèdent parfois aussi de cette façon, par manque de temps par exemple : il est courant d'effectuer le pèlerinage par petites tranches, que l'on fait pendant les week-end ou les vacances. En effet, à pied, accomplir la totalité du pèlerinage prend environ deux mois. En voiture, il faut deux semaines, et les pèlerins n'ont pas toujours la possibilité d'avoir assez de temps libre devant eux pour tout faire.

La légende attribue l'origine de ce pèlerinage au moine Kûkai (littéralement : Océan de Vacuité), qui vécut au 8<sup>ème</sup> siècle. C'est lui qui l'aurait effectué le premier et en aurait fixé la forme. Kûkai, aussi connu sous le nom de Kôbô Daishi (ce qui est son nom d'entité divinisée), est un théologien (aussi inventeur, calligraphe, et poète) introducteur au Japon d'une des deux branches principales du Bouddhisme japonais : le Shingon (« véritable parole »). Le Shingon a été importé de Chine en même temps que l'autre grande secte bouddhique japonaise, le Tendai. Kûkai était originaire de Shikoku, et aurait donc parcouru toute l'île dans un but d'ascèse.

Cependant, si l'existence historique de Kūkai est avérée, les origines du pèlerinage ne remontent peut-être pas à son époque. En effet, les premiers témoignages dont les historiens disposent voient apparaître mention d'un tel « chemin de Shikoku » seulement à partir du 13<sup>ème</sup> siècle. De plus, ce n'est qu'au 17<sup>ème</sup>, puis au 18<sup>ème</sup> siècle que le pèlerinage prit vraiment son essor. Aujourd'hui, il est toujours très fréquenté, par environ 200 000 pèlerins chaque année. Malgré tout, la proportion de ceux qui le font toujours à pied est, aux dires des statistiques, devenue très faible (2 000 individus seulement). Beaucoup de pèlerins préfèrent effectuer le pèlerinage en voiture, ou bien en bus, des compagnies touristiques proposant des circuits tout compris incluant transports, visites, repas, hébergement, et guides expliquant les gestes et prières à accomplir dans chaque temple.

Plusieurs questions se posent donc quant à ce pèlerinage. Tout d'abord, il sera utile de voir comment chaque temple est organisé : que doit-on faire lorsque l'on rend visite à un temple ? Nous enchaîneront sur la description du pèlerin : le henro a en effet une allure bien particulière, portant nombre de signes distinctifs. Ces signes distinctifs doivent être achetés dans les temples : on s'apercevra alors que le pèlerinage a une dimension touristique et commerciale importante. Cela nous amène à la question de l'évolution du pèlerinage. En effet, le nombre de pèlerins à pied allant décroissant, on a parfois l'impression d'une dégénérescence du pèlerinage, qui s'éloignerait de plus en plus du sacré pour aller vers un simple fait touristique et commercial. Cela se ressent même dans le discours des habitants de Shikoku, qui voient défiler les pèlerins depuis des générations. Pour cette question, nous nous interrogerons sur les motivations des pèlerins d'aujourd'hui. Grâce à quelques réflexions sur le phénomène de croyance en général (le terme revêtant des connotations occidentales qui n'ont rien d'universelles) et sur la religion japonaise en particulier, nous verrons que cette idée de dégénérescence n'est peut-être qu'un trompe-l'œil. Il nous faudra aussi nous attarder sur l'état actuel du settai. Cette pratique de solidarité et d'hospitalité des habitants de Shikoku envers les pèlerins (qui offrent nourriture, hébergement, etc.) serait elle aussi sur le déclin : cependant, on a pu constater sur place qu'elle est encore parfois vivace, et nous regarderons la façon dont elle s'organise. Cela nous permettra enfin de voir comment le pèlerinage de Shikoku est envisagé dans la société japonaise.

## **I - Que fait-on dans un temple ?**

## **1) Le temple**

A l'entrée du temple, on passe sous une porte appelée Sanmon. De chaque côté de la porte, une cage abrite un Fudô : il s'agit de divinités protectrices du temple, statues effrayantes dont le rôle est d'éloigner les mauvaises influences.

Chaque temple est composé de plusieurs bâtiments. Les deux bâtiments principaux sont le hondô, ou bâtiment principal, et le daishidô, ou bâtiment du Daishi, soit Kôbô Daishi. Le hondô abrite la divinité bouddhique principale du temple : un bouddha ou un bodhisattva. Le daishidô, comme son nom l'indique, est le bâtiment où l'on prie Kôbo Daishi. Il s'agit du personnage historique de Kûkai, sous sa forme divinisée. Le temple comprend aussi des fontaines auxquelles on se purifie les mains et la bouche. Parfois, il n'y en a qu'une pour les deux bâtiments précédemment cités.

On trouve aussi en général une cloche, et d'autres bâtiments abritant des divinités comme les petits Jizô, statues protectrices, entre autres, des enfants mort-nés. Devant les bâtiments de prière importants, on trouve encore des brûleurs d'encens et des bougies. Le plus souvent, une grande statue de Kôbô Daishi montre bien que l'on se trouve dans l'un des 88 temples du pèlerinage. Un étang rempli de carpes, un sanctuaire shintô annexe, des pierres marquées des noms de donateurs, un banc à l'ombre et des distributeurs de boissons peuvent aussi compléter le temple.

Enfin, on trouve dans chaque temple du pèlerinage, un bâtiment où l'on fait faire sa calligraphie. En effet, chaque pèlerin emporte avec soi un cahier richement décoré, le Nôkyôchô, où il fait apposer les calligraphies des temples qu'il visite. Une fois complété, son cahier prouve qu'il a bien effectué tout le circuit. Chaque calligraphie est payante, et le local où se fait la calligraphie sert aussi parfois de boutique où l'on achète le matériel de pèlerin.

En outre, au-delà des bâtiments visités par le pèlerin, le temple peut aussi comprendre des lieux où vivent le prêtre et les moines, s'il y en a, ou à défaut, la maison des propriétaires, et également une auberge pour accueillir les pèlerins la nuit.

## **2) Plan du temple n°8, le « Kumadaniji »**

- 1) La route menant au temple. En contrebas de la route, à deux cents mètres environ, on trouve un très grand sanmon, probablement très ancien et correspondant au chemin par lequel viennent les pèlerins à pied : la route pour les voitures ne passe pas dessous.
- 2) Petit sanctuaire shinto attenant au temple, caractérisé par un torii (portail rouge). Il se situe sur une toute petite île artificielle, au milieu d'un étang, et on y accède par un petit pont rouge réservé aux dieux shinto.
- 3) Le bâtiment où l'on fait faire ses calligraphies. On y trouve tout le nécessaire : papier journal pour faire buvard, sèche cheveux pour accélérer le séchage de l'encre. Ce temple n'étant pas également un monastère, le bâtiment donne ensuite sur la maison des propriétaires. Tous les jours, de 7h à 17h, il y a au moins une personne assurant une permanence pour les calligraphies et qui peut aussi donner la clé du tsuyadô.
- 4) Le parking.
- 5) Le tsuyadô : abri gratuit pour les pèlerins à pied. Il suffit de déclarer son nom et son adresse pour pouvoir disposer de cette petite pièce grande de deux tatamis. Tous les temples ne disposent pas forcément de tsuyadô, mais on peut aussi en trouver sur la route entre deux temples. Ils peuvent être plus ou moins grands et confortables (eau courante, couvertures, etc.).
- 6) Un grand bâtiment à l'architecture imposante. Il abrite certainement une divinité mais aucune inscription n'indique son but précis. Des haut-parleurs diffusent en permanence, la journée, des prières et chants bouddhiques.
- 7) Le sanmon : de chaque côté se trouvent les fudô qui protègent l'enceinte du temple qui commence vraiment ici. On gravit de grands escaliers afin d'accéder aux bâtiments principaux. Le hondô se situe juste en face, et ce dans tous les temples.
- 8) On peut aussi prendre une pente douce bordée de pierres alignées, sur lesquelles se trouvent les noms de donateurs, bienfaiteurs du temple.
- 9) Des lanternes de style traditionnel, en pierre.
- 10) Un bac de pierre rempli d'eau sert à se purifier les mains et la bouche. On remplit de grandes louches de bois au robinet, on se lave et on rejette l'eau dans le bac ou par terre, et on s'essuie aux tissus suspendus là à cet effet. Cet usage est largement respecté, même par ceux qui ne viennent pas forcément prier.
- 11) Une grande statue de Kôbo Daishi, l'instigateur du pèlerinage selon la légende. Même en dehors du contexte du pèlerinage de Shikoku, ce saint occupe une grande place dans le patrimoine et le cœur des japonais, en tant qu'instaurateur du courant

bouddhiste du Shingon, mais aussi car on lui attribue de nombreux miracles et bienfaits.

Ici, il est représenté en pèlerin, avec un chapeau et un bâton. En guise d'offrande on l'« habille » souvent avec des protège-jambes de pèlerin ajustés à sa taille monumentale !

12) Une autre statue d'une divinité.

13) La cloche principale du temple, très grosse mais vide à l'intérieur : on l'actionne avec une poutre en bois, que l'on balance contre sa paroi, et le son sourd résonne ensuite un long moment dans la cloche.

14) Un jizo, petite statue très courante dans les temples (on en trouve même souvent plusieurs). Entre autres fonctions, ce dieu est chargé de la protection des enfants morts-nés et on l'habille souvent de bonnets tricotés et de bavoirs d'enfant.

15) Le hondô. C'est ici que l'on vient prier le Bouddha ou bodhisattva principal du temple.

16) Enfin, le daishidô, où l'on prie Kôbô daishi.

### **3) Ce que le pèlerin effectue dans chaque temple**

Voici, dans l'ordre, les gestes que le pèlerin de Shikoku doit accomplir lorsqu'il se rend dans chaque temple.

Tout d'abord, avant de franchir le Sanmon, tourné vers le hondô, il faut effectuer une prière, en joignant les mains et en s'inclinant. Ensuite, c'est la purification à la fontaine : de l'eau sur la main gauche, puis sur la main droite, et enfin dans la bouche, mais qu'il convient de ne pas avaler. Après s'être essuyé, on se dirige vers la cloche pour la frapper. On peut aussi aller directement au hondô et frapper la cloche qui se trouve devant (voir photo de la devanture d'un temple). On jette une petite pièce d'offrande, puis c'est la prière, silencieuse ou à voix haute. Les pèlerins de Shikoku répètent plusieurs prières. Il existe un ordre établi des différentes formules, dont certaines sont adaptées à la divinité spéciale du lieu. Cependant, tous les pèlerins ne récitent pas forcément l'ensemble des prières, qui sont assez longues (voir liste). La prière qui s'impose à chaque fois est le sùtra du cœur, le hannya shingyô. Comme tous les sùtra, on le scande d'une façon particulière, que seuls les spécialistes, comme les moines, maîtrisent parfaitement. Un sùtra scandé de la façon la plus mystérieuse et inintelligible possible en est d'autant plus efficace pour les bienfaits qu'il apporte (voir extraits audio du hannya shingyô scandé).

Après ces prières, que l'on accompagne de ses requêtes personnelles aux divinités, on laisse dans une urne prévue un fuda. Les fuda sont de petites bandes de papier où sont imprimées des formules bouddhiques, et sur lesquelles chaque pèlerin inscrit son nom, éventuellement son âge et son adresse, et le cas échéant, le souhait qu'il espère voir réalisé par l'accomplissement du pèlerinage. Les fuda se vendent en grandes liasses, et sont tous réalisés sur le même modèle, à quelques inscriptions près. Des variations de couleur existent et indiquent que leur propriétaire a effectué le pèlerinage un grand nombre de fois. Les couleurs sont hiérarchisées, et vont jusqu'au doré, mais les pèlerins les plus expérimentés possèdent leurs propres fuda personnalisés, tissés dans des couleurs magnifiques, et portant leur nom, leur âge, et le nombre de fois où le pèlerinage a été fait : voir l'exemple d'un fuda donné par un homme effectuant le pèlerinage pour la 310<sup>ème</sup> fois. En effet, on distribue aussi les fuda comme cartes de visite, aux personnes que l'on rencontre et plus particulièrement comme remerciement et souvenir à ceux qui nous ont aidé (par exemple, dans les zenkon.yadô dont nous parlerons plus tard, ou encore dans les tsuyadô).

La visite au hondô est suivie de celle du daishidô, où les mêmes prières, offrandes et don de fuda sont répétés à l'identique, cette fois dans une intention tournée plus particulièrement vers le patron du pèlerinage. C'est ensuite qu'interviennent les visites aux bâtiments complémentaires, plus ou moins nombreux selon les temples, et les petites offrandes comme celles aux jizo.

Enfin, en dernier lieu, il ne faut pas oublier de faire calligraphier son nôkyôchô. En repartant du temple, juste avant de franchir à nouveau le sanmon, il convient de se retourner vers le hondô afin de joindre les mains et de s'incliner une dernière fois.

## **II- Le pèlerinage et ses acteurs**

### **1) La panoplie du parfait pèlerin**

Aucun des accessoires mentionnés ci-dessous n'est absolument obligatoire pour parcourir Shikoku en tant que pèlerin, et le fait est que j'ai rencontré des personnes qui, voulant se démarquer des pèlerins qu'ils jugeaient « déguisés » avec leur attirail complet (incluant des détails peu utiles et coûteux), se limitaient au minimum dans leur équipement. Cependant, afin d'être reconnu comme pèlerin et considéré comme tel dans les temples ou les lieux de settai, mieux vaut tout de même revêtir un certain nombre de traits distinctifs. Nous allons voir ici l'ensemble des articles qui sont proposés aux pèlerins.

1) La veste blanche, ou hakui. Symboliquement, il est préférable que le pèlerin soit vêtu de blanc, qui est la couleur de la mort, car le pèlerin est « mort au monde » pendant la durée de son pèlerinage, lequel, une fois accompli, constitue une renaissance. Les temples et autres boutiques sur le « henro michi » (chemin du pèlerin) proposent des tuniques avec ou sans manches (à porter par-dessus ses propres vêtements) calligraphiées. En général, elles portent l'inscription religieuse « Namu Daishi Henjô Kongô », qui est une formule de louange à l'adresse de Kôbô Daishi, suivi de « Dôgyo Ninin ». Cette formule célèbre, dont le sens littéral est « un même chemin, deux personnes » signifie que Kôbô Daishi accompagne le pèlerin dans son exercice spirituel en marchant à ses côtés.

La veste est largement utilisée par l'ensemble des pèlerins, mais plus rarement, les pèlerins utilisent aussi des « compléments » : veste calligraphiée de sûtra sur toute sa surface, manchettes, pantalon assorti, etc.

2) Les chaussettes-chaussures (en fait, des chaussures très fines à la découpe du pouce marquée) et protège-tibias. Ils sont blancs eux aussi, et correspondent à des vêtements traditionnels. Ce sont ces protège-tibias que l'on retrouve sur les statues de Kôbô Daishi « habillées ». Ils sont assez peu utilisés car peu pratiques (les chaussures de randonnée conviennent mieux pour faire 1400 Km à pied !). En général, ceux qui revêtent la « panoplie » intégrale sont les pèlerins en groupe transportés par bus !

3) Le chapeau sugegasa : de forme conique traditionnelle et en paille, il sert à se protéger de la pluie et du soleil, et porte les mêmes inscriptions bouddhiques que le hakui.

4) Le bâton. Il porte aussi les inscriptions bouddhiques, et est un élément primordial pour tout pèlerin. Il a évidemment une finalité pratique pour aider à marcher et à gravir les pentes raides des montagnes de Shikoku, mais est aussi, symboliquement, la représentation même de Kôbô Daishi, qui marche donc avec le pèlerin et lui apporte son soutien. Tous les pèlerins, même



s'ils ne marchent que très peu, en possèdent un, et on doit le traiter avec respect. Par exemple, il faut le garder propre, le poser convenablement avant même de s'asseoir, et il existe dans chaque temple des cages grillagées pour laisser son bâton à l'entrée lorsque l'on va prier.

5) La clochette : jointe ou non au bâton, elle annonce l'arrivée d'un pèlerin en tintant à chaque pas. En général, on se contente de celle qui est accrochée au bâton de marche.

6) Le wagesa : il s'agit d'une bande de tissu coloré, différente pour les hommes et les femmes, que l'on porte autour du cou. C'est une autre marque de la dimension religieuse de l'exercice, qui est assez largement répandue.

7) Nous arrivons aux éléments servant à la prière. Ici, un objet qui correspond à notre chapelet : on l'enroule dans ses mains d'une façon particulière lorsque l'on prie.

8) Le recueil de prières, plié en accordéon, permettant un maniement facile pour prier en lisant les sūtra et formules.

9) Les fuda, bien emballés dans une petite boîte.

10) L'encens : on en garde une réserve sur soi.

11) Le nôkyôchô, également très répandu car il a une valeur de preuve, de souvenir, une certaine symbolique religieuse, et est en même temps un très bel objet.

12) Les guides et autres cartes routières « spécial pèlerin », indiquant les emplacements des temples, la façon de panser des pieds abîmés par les ampoules, les anecdotes historiques des lieux traversés ou encore des conseils portant sur toute la façon d'établir un itinéraire, un programme, de préparer ses bagages, etc.

13) Enfin, le sac du pèlerin, portant encore des inscriptions bouddhiques. Il n'est franchement pas nécessaire, d'autant qu'il est si petit qu'il ne peut absolument pas suffire à un pèlerin à pied. Cependant, on le prend quand même en complément des autres sacs, car il est fait pour contenir tous les éléments cités ci-dessus, un peu comme une mallette de pèlerin.

## **2) Les dépenses**

Faisons maintenant nos comptes. Un pèlerin moyen achète tout de même la majorité de ces articles. Si l'on se contente d'exclure les manchettes, chaussettes, protège-tibia,

chapelet (en général, on possède déjà le sien avant de venir à Shikoku), et le carnet de prières (les prières sont souvent reproduites sur des dépliants gratuits dans les temples), on se retrouve avec la liste de courses suivante (prix en yens):

Hakui	2000
Chapeau	2500
Bâton	1000
Wagesa	1700
Fuda	100
Encens	300
Nôkyôchô	2000
Cartes	800
Guide pratique	800
Sac	1800
<b>TOTAL</b>	<b>12 200 yens</b>

Ajoutons maintenant le prix de toutes les dépenses du pèlerin à pied moyen

Calligraphies (une dans chacun des 88 temples, à 200 yens l'une)	17600
Hébergement : 6500 yens par nuit, minimum dans les temples ou auberges pour pèlerins, sur la base de 60 nuits	390 000
Nourriture, environ 1500 yens par jour	90 000
<b>TOTAL</b>	<b>509 800 yens</b>
	<b>Soit 3670 euros.</b>

La moyenne des dépenses d'un pèlerin à pied dormant chaque nuit à l'abri, et mangeant à sa faim, est donc considérable (et il faudrait ajouter aussi les petites pièces d'offrandes réalisées dans chaque temple). Cependant, on peut relativiser cette somme : les pèlerins à pied ont parfois un but d'exercice spirituel fort, et dans cette idée certains d'entre

eux dorment parfois à la belle étoile ou dans des lieux gratuits. A l'inverse, les pèlerins qui peuvent se permettre le confort de dormir chaque nuit dans un temple ou une auberge, sont parfois ceux-là qui font le pèlerinage en voiture, en deux semaines, et ne payent donc leur hébergement que pour une quinzaine de nuits. Il n'en demeure pas moins que les pèlerins sont une source de richesse considérable pour l'île de Shikoku : à travers l'histoire, son développement économique est bien sûr lié au pèlerinage, mais l'on constate que même de nos jours il reste un facteur non négligeable.

### **3) La dimension commerciale du pèlerinage**

Nous remarquons donc qu'un pèlerinage a beau être un acte religieux, il a aussi un prix. De fait, une véritable économie du pèlerinage existe, qui bénéficie aux temples et aux habitants de Shikoku. Cependant, si cela est un fait avéré, il faut préciser que la dimension économique de la sphère religieuse n'a rien de choquante au Japon (nous le verrons plus bas, en étudiant la question de l'évolution du pèlerinage). Il est tout à fait courant de trouver, dans quelque temple que ce soit, des étals vendant des amulettes et autres articles « religieux » à un prix parfois élevé, et cela n'a rien à voir avec une quelconque « dégénérescence » ou une perte d'« authenticité ». En effet, les temples vivent du commerce : leurs services sont rémunérés, et le pèlerinage s'inscrit dans cette vision des choses qui n'est pas en contradiction avec la religion. Pourtant, même prévenue de cet état de fait, il m'est arrivé de me trouver perplexe lorsque, dans un temple, la vendeuse me faisait bien comprendre qu'un pèlerin qui ne dépense pas grand-chose n'est pas très apprécié ; ou encore lorsque je suis venue demander un peu d'aide à un prêtre qui ne se sentait pas très concerné, bien plus occupé à calligraphier des sûtra par dizaines, que lui et ses employés empilaient dans des cartons à destination de tout le Japon.

Ainsi donc, comme on l'a déjà vu, les calligraphies et l'équipement du pèlerin sont payants, et relativement chers. On trouve dans certains temples de véritables boutiques proposant toutes sortes d'articles, incluant des modèles plus ou moins luxueux suivant la somme que l'on peut dépenser.

Les compagnies touristiques proposent également des circuits en bus tout compris pour les pèlerins. Il existe aussi des taxis spéciaux pour pèlerins, ou encore des photographes établis dans certains temples, pouvant prendre des photos de groupe. Les parutions (guides, magazines, ouvrages religieux) sont très nombreuses. La publicité pour les articles payants est

parfois très voyante, avec des mannequins en plastique portant les vêtements de pèlerins à l'entrée du temple, indiquant ostensiblement quelle est la bonne façon (coûteuse) de s'équiper.

Sur le chemin du pèlerinage, les restaurants et auberges profitent évidemment du circuit. Les publicités les mentionnent comme « restaurant du pèlerin », « auberge de Kôbô Daishi », etc. En somme, les alentours d'un temple ont des allures de petits centres commerciaux et même si ce qui est proposé reste très raisonnable, nul doute que ces établissements ne se seraient pas installés là sans le pèlerinage !

Enfin, un dernier détail achève de prouver que le pèlerinage constitue un phénomène économique. J'ai rencontré, au temple 88, trois jeunes étudiants de l'Université d'Economie de Ehime (Nord-ouest de Shikoku) qui projetaient de montrer une entreprise pour le développement de Shikoku, « Shikoku New Generation ». Ils trouvaient que par rapport au reste du Japon, Shikoku était encore très campagnard, et voulaient s'appuyer sur le pèlerinage pour faire la promotion de l'île. Pour cela, ils interviewaient les habitants et les commerçants aux alentours des temples, leur demandant ce qu'ils pensaient du développement actuel et quels pourraient être les services à développer à l'intention des pèlerins. Ceci nous apprend deux choses : si le nombre des pèlerins, et la proportion de jeunes parmi eux (nous allons le voir plus loin) ne nous en avaient pas convaincu, c'est là une preuve de plus que le circuit de Shikoku n'est pas mort mais bien un phénomène toujours d'actualité. D'autre part, cela achève de démontrer que le pèlerinage est à la fois un phénomène religieux et économique sans qu'il y ait paradoxe entre ces deux dimensions.

### **III - L'évolution du pèlerinage face à sa dimension religieuse**

Ainsi, il semble qu'un individu n'aie pas à se dire « pèlerin authentique » par opposition à un « simple » touriste : le pèlerin de Shikoku est un peu les deux à la fois, sur une échelle assez large avec ses extrêmes : le pèlerin à pied et le pèlerin en bus. Cependant, cette tendance à déplorer une situation idéale, traditionnelle, plus « vraiment religieuse » est réelle,

et est supportée par un discours général. Les pèlerins se plaignent de services gratuits qui disparaissent, les habitants de Shikoku se plaignent des pèlerins irrespectueux et sans-gêne qui abîment parfois les équipements mis à leur disposition, ou sont tout simplement moins nombreux à venir à pied, et plus nombreux à faire des visites éclairs entre deux arrêts de bus (ce qui, en soit, n'est pourtant dû qu'à l'évolution des modes de vie – moins de temps libre – et de transport – plus rapides).

### **1) Les motivations pour faire le pèlerinage, aujourd'hui : paroles de pèlerins**

Une façon de tenter de cerner cette évolution des attitudes de pèlerins serait de s'interroger sur les motivations des pèlerins. J'ai pu recueillir quelques témoignages de pèlerins, le plus souvent à pied : ils donnent, je pense, un échantillon de paroles de pèlerins qui reflètent assez bien le sentiment général quant à ce « pourquoi » du pèlerinage, à sa valeur, aujourd'hui.

Un jeune homme parcourant Shikoku à pied, et dormant sous sa tente, dans les zenkon.yadô ou parfois dans des auberges, m'a confié qu'ayant perdu son travail, il ne faisait plus rien, restant chez lui toute la journée. Ses parents lui ont alors conseillé de faire le pèlerinage pour trouver une solution à ce problème et se remotiver.

Commentaire d'une femme, simple visiteuse du temple n°8 : marcher en pensant à Kôbô Daishi permet de retrouver des pensées positives, d'améliorer son état d'esprit pour réussir ensuite ce que l'on entreprend.

Un homme d'une cinquantaine d'années, pèlerin en voiture : accomplit le pèlerinage pour se sortir d'une mauvaise période due à une suite d'évènement malheureux. Trois ans auparavant, il a été victime d'un accident de la route, puis son père est mort d'un cancer. Il espère trouver du réconfort et que le pèlerinage accompli lui soit bénéfique et fasse cesser cette tendance négative.

Un autre homme en voiture, me dit que sa motivation religieuse est très forte, et au premier chef des raisons qui l'ont mises sur la route. Mais il apprécie aussi le pèlerinage comme voyage et exercice en soi, car il projette de venir en Europe pour faire le pèlerinage de Saint Jacques de Compostelle.

Un homme de 80 ans (voir fuda) parcourt Shikoku pour la 310<sup>ème</sup> fois. Il ressemble à un moine avec son chapeau foncé et son grand bâton en métal, différent de ceux des pèlerins ordinaires. Pourtant, il n'en est pas un : il parcourt le pèlerinage depuis la seconde guerre mondiale, en souvenir de tous ses amis qui sont morts pendant la guerre du Pacifique. Cette fois, il est en voiture, mais il a aussi souvent effectué le trajet à pied. Le deuil est donc sa principale motivation, et il voit le pèlerinage comme un acte de prière pour la paix dans le monde.

Un couple de retraités fait le pèlerinage en voiture. Ils profitent de leur temps libre pour découvrir l'île et sont plutôt attirés par le côté touristique : ils ont déjà fait un premier tour et, l'ayant apprécié, on décidé de repartir une deuxième fois.

Un homme de 36 ans, à pied, déclare avoir pour but de se chercher lui-même, spirituellement, même si la dimension proprement religieuse n'est peut-être pas ce qui compte le plus pour lui. C'est la deuxième fois qu'il accomplit le pèlerinage et il l'envisage davantage comme un exercice personnel.

Un couple de pèlerin en voiture se déclare très bouddhiste, et dit qu'en faisant le pèlerinage, ils remercient pour leur vie présente, demandent la protection de Kôbô Daishi et espèrent devenir « bouddha en ce monde », sokushin jôbutsu : c'est-à-dire, dans le bouddhisme, vivre selon les lois du Bouddha et en être récompensé dans cette vie même.

Je rencontre encore un moine, qui fait le pèlerinage dans une intention vraiment bouddhiste, en boucle depuis six ans. Il passe aussi par tous les autres temples bouddhistes et sanctuaires shintô de Shikoku.

Un homme fait le pèlerinage à pied pour la deuxième fois, en dormant à la belle étoile ou dans des abris de pèlerins, sans foi ni raison profonde, bien qu'il dise ensuite espérer, peut-être, l'Eveil bouddhique grâce à sa marche. Il pense que malgré le poids des bagages, les ampoules, etc., il ne faut pas abandonner mais endurer cela comme un véritable exercice ascétique car ensuite, on ne ressent plus ces douleurs physiques.

Un jeune homme de 21 ans fait le pèlerinage à vélo en dormant aussi dans des zenkon.yadô, en deuil de son grand-père. Il accomplit cela pour lui, afin de lui assurer une bonne renaissance.

Un autre homme à vélo a perdu son travail et espère que le pèlerinage comme acte religieux lui apportera des profits, et surtout, l'aidera à retrouver du travail.

Un Tokyoïte de 29 ans profite de ses vacances d'été pour parcourir Shikoku à pied. Il décrit ses raisons comme un mélange de divertissement touristique et de religion. Pour lui, le bouddhisme n'est pas une motivation profonde mais fait partie de sa culture en tant que

japonais, et c'est pourquoi il est attiré par le pèlerinage. Il recherche ici un entraînement physique et spirituel pour guider sa vie.

Une jeune fille de 21 ans vient de Nagoya et est seule et à pied. Elle cherche à se confronter à des difficultés physiques et voit le pèlerinage comme une aventure, une épreuve aussi spirituelle à surmonter. Cependant, à cause de la chaleur et du poids de ses bagages, elle s'arrange pour faire du stop et prendre le bus ou le train, chose qu'elle n'avait pas prévu au départ. Elle dort dans les zenkon.yadô mais n'exclut pas de s'arrêter parfois dans ses auberges pour récupérer un peu de forces.

Une femme d'une trentaine d'années effectue elle aussi le pèlerinage seule et à pied, en deuil de son père décédé. Elle dort aussi dans les zenkon.yadô.

Une jeune femme d'une vingtaine d'années effectue le pèlerinage par petites tranches de quelques jours, à vélo. Elle aussi dort dans des zenkon.yadô, mais prend le pèlerinage comme une aventure divertissante et sportive.

Un couple de jeunes retraités de Tôkyô parcourt Shikoku en voiture pour le plaisir de la conduite sportive : en effet les routes de montagnes étroites et sinueuses ne manquent pas pour accéder à certains temples !

Un homme de 70 ans venant de Tôkyô profite de sa retraite toute neuve pour faire le pèlerinage à pied. Il voulait venir marcher pour l'acte religieux que cela représente : comme remerciement pour sa vie qui touche à son terme, pour trouver la paix intérieure et s'assurer une bonne mort et une bonne renaissance ensuite. A cause de cette dimension religieuse qu'il met particulièrement en avant, il a décidé de ne pas se munir de l'équipement du pèlerin : ni vêtement, ni nôkyôchô, ni fuda, ni « certificat » que le musée situé juste avant le dernier temple délivre aux pèlerins qui ont terminé le parcours. Pour lui, cela ne reflète pas l'idée qu'il se fait de la religion. Le vrai pèlerin, dit-il, n'est ni en bus ni en voiture : la « vraie » motivation ne se trouve que dans son cœur.

Pour terminer ce recueil de paroles, voici un texte affiché dans le « musée du henro » qui concerne précisément notre question.

« Aujourd'hui, pourquoi être henro ?

Dans l'histoire du henro, de l'antiquité à nos jours...et selon les personnes, chacun a ses propres raisons. Cependant, ne peut-on pas en dresser trois types majeurs ?

La première est celle du deuil. Aujourd'hui, on part en voyage pour prier pour le repos de l'âme de personnes décédées.

La seconde est la prière pour la renaissance. On vient prier lorsque l'on est vivant pour la vie après celle-ci.

La troisième est ce que l'on pourrait appeler « se chercher soi-même ». C'est le pèlerinage pour se ressourcer. »

Ce texte peut tenir lieu de résumé des motivations de la majorité des pèlerins que j'ai rencontré. Cependant, les pèlerins que j'ai abordés étaient principalement des pèlerins à pied, car je les ai rencontrés, pour la plupart, dans des lieux fréquentés précisément par les pèlerins à pied, des zenkon.yadô notamment. Il nous faut donc encore tenir compte, d'une part, du nombre important de pèlerins en voiture avec lesquels je n'ai pas pu discuter, car ils passaient moins de temps dans les temples ; ou bien des pèlerins en groupe voyageant en bus, qui ne perdaient pas une seconde entre deux temples et que je n'ai donc pas pu du tout aborder. D'autre part, nous pouvons nous référer au discours des pèlerins eux-mêmes et des habitants de Shikoku concernant l'évolution actuelle. Concernant le settai, les pèlerins se plaignent du fait qu'il ne soit plus proposé naturellement : maintenant, il faut le réclamer. D'après certains, il existerait même des lieux où les pèlerins n'ayant pas les moyens de payer une nuit d'auberge se verraient refuser. Les pèlerins seraient de plus en plus nombreux à céder à la facilité et à s'arranger pour ne pas trop marcher. Devant cette importance grandissante du caractère divertissant du pèlerinage, on trouve réellement des personnes disant qu'il ne s'agit pas là de la « vraie » religion, et qu'ils ne seraient pas des pèlerins sincères.

Or, nous allons voir que de tels jugements sont à examiner minutieusement. Notre question de départ était de savoir si le pèlerinage est à présent désacralisé : il faudrait pour cela commencer par savoir ce que signifie le « sacré » dans le contexte japonais.

## **2) La dimension religieuse du pèlerinage face à son évolution : croyance et religion japonaise**

J'ai eu l'occasion, dans le cadre de mes études, de m'interroger sur la notion de croyance. J'en ai retiré l'idée selon laquelle il s'agit d'un concept qui, comme outil d'analyse,



est bien peu utile et amène à des erreurs d'interprétation. C'est pour cette raison qu'il me semble important d'évoquer cela ici.

Tout d'abord, lorsque nous sommes face à un phénomène que nous interprétons comme une croyance, nous ne faisons, en fait, que plaquer l'étiquette « croyance » qui correspond à l'idée que nous nous faisons de ce concept, sur les actes ou le discours de quelqu'un qui ne l'utiliserait peut-être pas lui-même. Il nous faut d'abord réfléchir à ce qu'est ce concept de « croyance » pour nous : qu'est-ce que croire ? Cette notion renvoie à deux idées contradictoires. La première est celle d'une foi en quelque chose qu'à priori, on ne peut prouver par des preuves tangibles. Cependant, dans ce cas, qu'est-ce qui différencie croyance et savoir ? La réponse est dans le deuxième sens du mot, contraire au premier : « croire » est une notion qui suppose le doute, le fait que la chose « crue » puisse être réfutée, n'est pas sûre. D'après mes lectures (*Le cru et le su*, de J.Pouillon), cette ambiguïté du verbe croire est même un trait particulier des langues de la culture occidentales, due au fait qu'elles se basent sur la religion chrétienne. Dans les autres langues, on peut traduire des éléments du verbe croire : être sur, avoir confiance, penser, douter, déduire, etc. Mais on ne retrouve pas un seul terme pour les regrouper : comme le dit J.Pouillon, on peut tout traduire du verbe croire, sauf son ambiguïté.

Je fais cette parenthèse pour indiquer pourquoi je pense, dès lors, qu'il est impossible d'utiliser la notion de « croire » et se s'y fier pour évaluer la religion japonaise et les actes et motivations des pèlerins. D'une part, il s'agit d'un concept basé sur notre culture ; mais de plus, c'est une idée que nous avons nous-mêmes du mal à cerner !

Bien sûr, il existe un mot en japonais pour traduire « croire », mais rien n'indique qu'il ait le sens pour les japonais que nous lui inférons en fonction de ce que nous pensons. Si je demande à un Japonais s'il croit au bouddhisme, aux vertus du pèlerinage, à la présence de Kôbô Daishi avec lui, il va me donner une réponse. Mais je risque fort, pour l'interpréter, de me retrouver dans une situation inextricable : je vais penser qu'il croit de la façon dont je pense que je croirais si j'étais à sa place. Il est même probable que mon interlocuteur module sa réponse en fonction de cela.

En bref, voilà où je veux en venir : « les pèlerins croient-ils toujours ? », ou même « ont-il jamais cru ? » ne sont pas des questions qu'il m'est possible de poser. Nous l'avons vu, cette idée de dégénérescence avancée par certains pèlerins eux-mêmes, ou bien des membres des temples, des habitants de Shikoku, oppose les pèlerins touristes, moins authentiques, plus matérialistes, moins « vrais », face aux pèlerins que, du coup, on imagine habités d'une foi profonde qui ferait défaut aux premiers. Cependant, si la question de croire

ou ne pas croire est une impasse, il est important de remarquer que l'accusation de matérialisme ne tient pas, en regard de ce qui constitue la religion japonaise en général. Une fois de plus, un détour par les livres s'impose.

Dans *Practically Religious, Worldly Benefits and the Common Religion of Japan*, Ian Reader et George Tanabe évoquent la religion "populaire" du Japon, tant du côté Bouddhiste que du côté Shinto, comme une religion pragmatique où les actes ont une grande importance. Le concept-clé de leur argumentation est celui de *genze riyaku*, que l'on peut traduire par « bénéfiques en ce monde ». Cela explique la place des vœux, des offrandes et...du côté commercial de certains temples qui vendent amulettes, plaquettes votives et, dans le cas du pèlerinage de Shikoku, prospèrent grâce aux articles achetés. Le fait de dépenser de l'argent pour voir son souhait religieux réalisé n'est donc absolument pas contradictoire. Nous l'avions déjà évoqué plus haut : l'argent mêlé à la religion n'est pas une question choquante. Le point important est ici que faire une demande, un souhait aux bouddhas, n'est pas contraire à ce que serait la « vraie » religion, qui, elle, ne serait faite que de « croyance ». De telles idées existent dans les élites religieuses (responsables des principales écoles bouddhistes, Shingon y compris), mais ne sont absolument pas partagées par la population. L'image d'Epinal du pèlerin effectuant le pèlerinage comme une ascèse existe ; mais la réalité est bien plus pragmatique, et celui qui fait le pèlerinage en bus n'est pas moins pèlerin que celui qui le fait à pied : d'ailleurs, comme nous l'avons vu plus haut, ce n'est pas forcément le pèlerin à pied qui aura dépensé le moins d'argent à la fin du pèlerinage, ce qui peut amener à dire que l'ascèse, au final, est un luxe.

### **3) Quelle dégénérescence ?**

On ne peut donc pas parler de dégénérescence de l'authenticité en invoquant les pèlerins en bus, puisque le côté pragmatique et pratique est omniprésent dans la religion. Ian Reader, et d'autres auteurs, pensent que l'évolution du pèlerinage suit tout simplement l'évolution des modes de vie : on a les moyens d'aller plus vite en même temps que l'on dispose de moins de temps libre, ce qui explique que les voyages en bus connaissent du

succès. L'évolution est réelle est je ne la nie pas ; cependant, elle n'est pas forcément sur une pente déclinante.

D'où vient alors ce discours maintes fois répété stigmatisant la dégénérescence, que l'on pourrait caricaturer par ces phrases : « les pèlerins ne sont plus ce qu'ils étaient » ; « c'était mieux avant » ? Il semble que les pèlerins moins bien accueillis aient toujours existé à Shikoku. Là encore, je n'ai d'autre choix que de me référer à des livres : *Making Pilgrimages, Meaning and practice in Shikoku* d'Ian Reader et *Pèlerinage et société dans le Japon des Tokugawa : le pèlerinage de Shikoku entre 1598 et 1868* de Nathalie Kouamé. De tout temps, le rapport entre les autorités ou la population d'une part, et les pèlerins d'autre part, a eu plusieurs aspects. D'un côté, ils étaient hébergés et bien vus car en les aidant, la population espérait recevoir des bienfaits de Kôbô Daishi ; et ce bon accueil était aussi dû au fait qu'ils alimentaient l'économie de l'île. D'un autre côté, les pèlerins vagabonds, vivant aux crochets de la population, difficilement contrôlables, ont également existé, provoquant des réactions de rejet. Cela peut expliquer le discours négatif qui s'adresse essentiellement à des pèlerins qui, hier comme aujourd'hui, sont jugés comme « mauvais » ; mais pas forcément parce qu'ils ne correspondent pas à ce qu'un bon pèlerin, authentique dans ses motivations, doit être. La raison est plutôt qu'ils sont tout simplement des visiteurs indésirables, pèlerins « sincères » ou pas. De plus, la tendance de l'homme à regretter son passé en voyant toute évolution comme mauvaise, car le plongeant vers l'inconnu, est un phénomène courant dans toutes les sociétés : partout, et à tout propos, on retrouve que « c'était mieux avant », sans pour autant que cela soit toujours objectivement justifié.

Enfin, après toutes ces nuances apportées par des réflexions théoriques, penchons-nous à nouveau sur la réalité que j'ai pu directement observer afin d'apporter une nouvelle pierre à la question de l'évolution du pèlerinage. Cette fois-ci, intéressons-nous particulièrement au *settai*.

## **IV - Le settai**

### **1) Qu'est-ce que le settai ?**

A l'origine le settai est un échange, une action réciproque entre un pèlerin et une autre personne, souvent habitant Shikoku, qui n'accomplit pas le pèlerinage. Ce dernier offre une petite somme d'argent, de la nourriture, des chaussures (à l'époque des sandales en paille qui

s'usaient vite) ou un logement au pèlerin. En échange, de dernier lui promet de prier pour lui dans les temples auxquels il va se rendre. En quelque sorte, cela permet au donneur d'effectuer le pèlerinage par procuration, ainsi et d'espérer en recevoir les bienfaits.

Aujourd'hui, même s'il peut toujours arriver qu'un habitant de Shikoku vienne vers vous et vous glisse quelques pièces en vous remerciant d'avance de prendre en charge ses prières, le settai est plus souvent, en apparence du moins, unilatéral. C'est-à-dire que le settai consiste aujourd'hui en des dons et des services reçus sans que rien soit demandé au pèlerin, si ce n'est la gratitude habituelle exigée par la politesse. Bien sûr, celui qui offre espère accumuler les bienfaits pour sa vie actuelle via les récompenses que lui attribueront Kôbô Daishi et les bouddhas. Plus il aura aidé de façon conséquente quelqu'un dans un très grand besoin (à plus forte raison s'il s'agit d'un bonze pèlerin), plus ses rétributions seront grandes.

## **2) Le settai d'aujourd'hui**

Le settai actuel s'exprime de diverses façons et peut se définir comme une démarche de solidarité et d'hospitalité envers les pèlerins. Comme je l'ai dit plus haut, il faut être reconnu comme pèlerin pour pouvoir bénéficier du settai. C'est l'une des raisons qui poussent à porter les attributs du henro. Naturellement, ce sont les pèlerins à pied, solitaires ou marchant en groupe réduit qui sont le plus susceptibles de susciter la bienveillance des habitants de Shikoku. En effet, par leur situation, ce sont eux qui rentrent le plus en contact avec la population, et également ceux dont les difficultés sont visibles et qu'on aura donc tendance à aider davantage.

Sur la route du pèlerinage, il n'est pas rare de croiser des villageois qui vous lancent « ganbatte kudasai ! » ce qui signifie « bon courage ! ». Ces quelques mots ont une certaine valeur de settai puisqu'ils aident le pèlerin.

J'ai plusieurs fois bénéficié du settai sous forme de nourriture. Il m'est arrivé de croiser une camionnette, qui s'est alors arrêtée : le conducteur m'a hélée et est venu m'apporter une barquette de tofu : « en settai », m'a-t-il dit. Il en fabriquait et était en pleine livraison, et m'a ainsi offert mon repas. J'ai aussi eu l'occasion de discuter avec d'autres habitants, ou même des pèlerins en situation plus confortable que la mienne, qui m'ont offert un repas de nouilles au restaurant, et souvent, des boissons, des friandises et des gâteaux. En somme, tout acte d'aide dirigée vers un pèlerin est appelé « settai ». Les privilèges comptent également : le dirigeant d'un temple a ainsi accepté, sur la demande du propriétaire du zenkon.yadô dans lequel je logeais, d'exécuter une calligraphie originale, différente de celle

réservée aux pèlerins ordinaires, gratuitement et sur mon carnet de notes alors que cela nécessite normalement de posséder un nôkyôchô. Il s'agissait là d'un très beau cadeau qu'il m'a offert en le désignant comme « settai ».

### **3) Tsuyadô et Zenkon.yadô**

Le settai apparaît même comme une institution au niveau de l'hébergement. En effet, il existe des tsuyadô et des zenkon.yadô, situés sur le circuit du pèlerinage, où l'on peut passer la nuit gratuitement. Un tsuyadô est un abri, souvent attenant à un temple, que le pèlerin peut utiliser à sa guise, le plus souvent avec la permission du temple ou du propriétaire. Il y en a de toutes sortes : plus ou moins confortables, libres d'accès, avec ou sans point d'eau ou toilettes. Il peut s'agir de petits bâtiments construits dans ce but ou de parties d'un temple habitables pour une nuit. Les zenkon.yadô remplissent les mêmes fonctions mais, d'après mon expérience, sont davantage encadrés : il peut par exemple s'agir de logement chez l'habitant ou d'une partie d'une auberge payante mise à disposition gratuitement. Les repas, l'accès aux toilettes et à une douche sont aussi parfois proposés. Les zenkon.yadô comme les tsuyadô diffèrent sensiblement selon leurs propriétaires. La palette de logements va de la cabane en bois isolée en forêt, habitée par les araignées et les guêpes, à deux pièces propres et claires avec tout le confort et un propriétaire jovial passant des heures à discuter avec les pèlerins, en passant par un car aménagé mais laissé à l'abandon au bord d'une route par son propriétaire se sentant obligé de maintenir son service, mais sans aucun intérêt pour les pèlerins qu'il héberge.

La coutume veut qu'en remerciement, les pèlerins laissent des fuda dans les abris dont ils ont bénéficié. On trouve même souvent des livres d'or, comme dans les auberges payantes. Les propriétaires des zenkon.yadô affichent ces fuda et, parfois, en tapissent les murs du zenkon.yadô, comme chez Mr Inoue (voir photo). Ils peuvent aussi afficher les photographies prises au temple 88 envoyées en remerciement par les pèlerins ayant transité par le zenkon.yadô, ceci étant une façon de montrer que c'est grâce à ce « bienfaiteur » qu'ils ont réussi à accomplir le pèlerinage dans son entier.

Les logements de settai sont quasiment structurés puisqu'il en existe des listes qui circulent entre pèlerins et sont éditées sur internet et dans des guides. Ces listes font figurer les emplacements et les conditions d'accès à l'hébergement. Ainsi, il arrive que certains lieux ne soient pas accessibles aux femmes pour des raisons de promiscuité. Les listes indiquent aussi

si les couvertures, les repas sont fournis, et s'il faut demander l'autorisation ou téléphoner avant d'arriver.

Quoiqu'il en soit, cette liste est un précieux outil pour évaluer l'évolution du pèlerinage. En effet, un grand nombre des lieux qui y sont mentionnés n'existent plus aujourd'hui. Cela confirme les discours concernant le déclin du pèlerinage, mais il faut cependant noter que mise à part cette liste, d'autres lieux d'hébergement existent, dont l'information ne se transmet que par le bouche à oreille. D'autre part, on peut aussi imaginer que le nombre de pèlerins à pied se faisant moins important, la « demande » a baissé, ce qui a entraîné la chute de l'offre d'hébergement en retour.

## **Conclusion**

Le pèlerinage de Shikoku, on l'a vu, subit les modifications inhérentes à la vie moderne : les transports se font plus rapides, le confort s'accroît tout pendant qu'on a moins le temps de pour se consacrer à un pèlerinage de deux mois.

D'une part, je ne pense que pas que cela soit dû à une quelconque dégénérescence des pèlerins qui seraient aujourd'hui moins authentiques qu'auparavant. Les faits qui incitent un observateur extérieur à penser cela trouvent leur explication dans la culture japonaise et

l'évolution du mode de vie, mais pas dans une perte de sentiment religieux, comme j'ai essayé de le démontrer en présentant des caractéristiques de la religion japonaise.

D'autre part, le pèlerinage est véritablement un phénomène d'actualité. Les trois jeunes étudiants en économie, souhaitent promouvoir Shikoku par le biais de son pèlerinage, nous en apportent une preuve. D'autre part, les associations éditant des magazines sur le pèlerinage sont bien actives. On trouve en effet des exemplaires de ces petits journaux regroupant des reportages sur des pèlerins ou sur des temples, dans les temples et bibliothèques des villes de Shikoku. Des livres et manga prenant pour objet le pèlerinage existent également. Ils ont une fonction édifiante et présentent l'aventure personnelle d'un henro qui possède toutes les caractéristiques de l'image d'Epinal du pèlerin. Ils peuvent aussi avoir une fonction de manuel pratique et se proposer de guider le pèlerin dans toutes les étapes de son voyage, de celle – difficile – du choix de ses bagages pour en emporter le minimum, aux différentes façons de bander des pieds blessés par les ampoules – en passant par des explications des prières à réciter.

Le pèlerinage est un phénomène encadré et soutenu par une vraie structure. On trouve ainsi, le long du circuit, des abris en bois, flambant neufs, servant à procurer un peu d'ombre aux pèlerins et à les abriter de la pluie pour dormir la nuit à la belle étoile. On appelle ces lieux « michi no eki ». L'un de ceux que j'ai visité, se trouvant au cœur du village d'Hiwasa, proposait même des bains de pied d'eau thermale, à l'intention des pèlerins fatigués par leur marche mais accessibles à toute personne de passage.

Tous ces faits sont autant de preuves de la vivacité et de l'actualité du pèlerinage. La situation économique et sociale du pèlerinage, provoquant chômage et perte de repères, a même lancé sur les routes une nouvelle génération de pèlerins. Ils ne sont pas majoritaires, mais les jeunes sont loin d'être absents parmi la foule des henro qui continuent chaque année de parcourir les 1400 Km du pèlerinage de Shikoku : la relève des pèlerins est assurée.

### *Glossaire des termes japonais et des noms de lieux*

*Daishi* : = Kôbô Daishi

*Daishidô* : Bâtiment du temple dédié à Kôbô Daishi

*Dôgyô ninin* : formule célèbre, qui se trouve les bâtons et chapeaux de pèlerins notamment, signifiant « deux personnes, un même chemin ». Cela veut dire que symboliquement, Kôbô Daishi accompagne et soutient le pèlerin sur la route.

*Ehime* : province du Nord-ouest de Shikoku

*Fuda* : bande de papier où l'on écrit son nom et que l'on dépose dans chaque temple visité

*Fudô* : divinités à l'aspect effrayant dont on trouve deux statues à l'entrée de chaque temple, chargées d'éloigner les mauvaises influences.

*Genze riyaku* : « bienfaits en ce monde » : ce sont les bénéfices matériels que l'on souhaite acquérir en vivant selon les lois bouddhiques et en adressant ses prières aux bouddhas.

*Hachijûhakkasho* : cette expression, qui signifie « les 88 lieux », désigne le pèlerinage de Shikoku.

*Hakui* : « vêtement blanc » : il s'agit de la chemise du pèlerin

*Hannya Shingyô* : le sûtra du cœur, l'une des prières les plus courtes et les plus populaires au Japon. On la récite à chaque temple du pèlerinage.

*Henro* : nom attribué aux pèlerins de Shikoku

*Henromichi* : chemin des pèlerins

*Hiwasa* : ville où se situe le temple 24, le dernier de la province de Tokushima (Est de Shikoku).

*Hokkaidô* : l'île la plus au Nord parmi les quatre grandes îles formant le Japon

*Hondô* : bâtiment principal d'un temple, dédié à la divinité principale de ce temple (ces divinités diffèrent selon les temples)

*Honshû* : l'île la plus grande des quatre îles formant le Japon, c'est celle qui comprend la grande mégalopole s'étendant de Tôkyô à Hiroshima.

*Jizô* : bouddha protecteur des enfants mort-nés. On trouve des statues de jizô dans tous les temples.

*Kagawa* : province du Nord de Shikoku

*Kôbô Daishi* : nom de Kûkai sous son aspect divinisé. D'après l'école bouddhique du Shingon, Kûkai ne serait pas mort mais entré en méditation et devenu un bouddha. Kôbô Daishi, le saint qu'il est devenu, parcourrait encore les routes de Shikoku, accompagnant les pèlerins.

*Kôchi* : province du Sud de Shikoku

*Kûkai* : littéralement « Océan de vacuité », moine ayant vécu au 8<sup>ème</sup> siècle, instigateur de l'école Shingon, l'un des deux courants majeurs du bouddhisme au Japon. Egalement savant et poète, il aurait parcouru Shikoku, où il est né, dans un but d'ascèse, donnant sa forme au pèlerinage. Bien que de nombreuses légendes de fondation des temples lui attribuent



l'édification d'un bâtiment ou le creusage d'un puit, aucune preuve historique n'est donnée de l'existence du pèlerinage avant le 13<sup>ème</sup> siècle, soit bien après la mort de Kūkai.

*Kyūshū* : la plus au Sud des quatre grandes îles formant le Japon

*Namu Daishi Henjō Kongō* : formule de louange adressée à Kōbō Daishi, que l'on retrouve sur les fuda, bâton, tunique et divers articles dédiés aux pèlerins

*Nōkyōchō* : cahier richement décoré où l'on fait apposer la calligraphie de chaque temple visité.

*Michi no eki* : lieux d' « étape », pourvus d'abris et de bancs, construits à l'intention des pèlerins.

*Osame fuda* : autre nom des fuda.

*Sanmon* : la grande porte marquant l'entrée dans le temple, entourée de deux statues de fudō.

*Setonaikai* : mer intérieure entre Shikoku et Honshū

*Settai* : pratique de solidarité et d'hospitalité pratiquée par les habitants de Shikoku à l'intention des pèlerins.

*Shingon* : l'une des principales écoles bouddhistes au Japon.

*Sokushin jōbutsu* : « devenir bouddha en ce monde » : accéder à des bénéfices en cette vie même pour avoir observé la loi du Bouddha et mené une bonne vie.

*Sugegasa* : chapeau de pèlerin

*Tsuyadō* : abri mis à disposition des pèlerins pour la nuit.

*Tendai* : l'une des principales écoles bouddhistes au Japon

*Wagesa* : bande de tissu coloré porté autour du cou par les pèlerins

*Zenkon.yadō* : abris mis à disposition des pèlerins pour la nuit : souvent, un logement chez l'habitant.